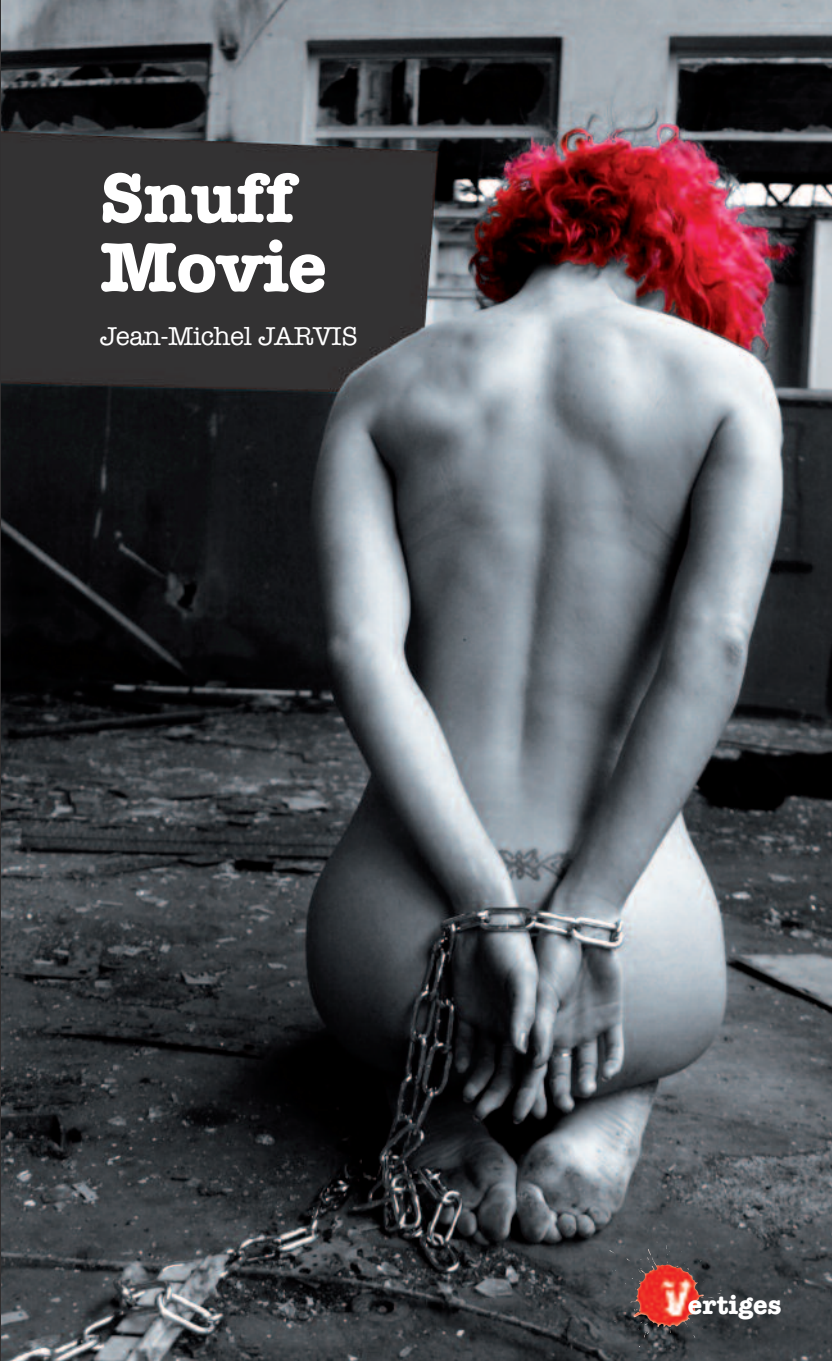


# Snuff Movie

Jean-Michel JARVIS



## I

Encore une de ces journées lamentables qui font regretter à Audrey d'être entrée dans la police nationale. Pas encore un jour de trop, non, mais un jour entier, concentré presque. Pas même singularisé par une intervention qui aurait élevé quelque peu l'idée que son métier lui a donnée de ses contemporains, ou un petit fait, une petite anecdote qui lui aurait un peu fait croire que son rôle au sein de cette grande institution avait quelque incidence curative sur la pauvre humanité, battue par les vices qu'elle s'est créés. Elle se serait contentée de pas grand-chose, pourtant.

Ce matin deux voyous, – deux nique ta mère –, ainsi qu'on les appelle, pris en flagrant délit de viol sur mineure. Audrey est convaincue que les badauds ayant prévenu la brigade se sont rincés l'œil avant de faire le 18. En conséquence, le visage de la fille était tellement tuméfié que les larmes restaient coincées dans les paupières de boxeur quand on l'a secourue. Pauvre petite. Quatorze ans tout juste, à peine plus jeune que ses deux galants d'un autre temps qui ont affiché un air presque scandalisé quand on leur a passé les bracelets.

Il faut dire que l'époque crée les malentendus car quand on s'imbibe de films dans lesquels la violence est aussi gratuite que rémunératrice pour les metteurs en scène, on finit par avoir les idées qui macèrent un peu n'importe comment. Ils ont de la chance d'être mineurs également, la prison, ce sera pour plus tard. Ils pourront savourer.

L'après-midi non plus n'avait pas été ennuyeuse pour Audrey. Alors qu'elle finissait son rapport au commissariat, un homme d'une cinquantaine d'années, plus vraiment S.D.F. mais pas encore clodo, emmené pour trouble sur la voie publique, a bondi de sa chaise et s'est jeté sur elle avant d'étaler sur sa bleue chemise un vomi intense d'un rouge aussi suspect qu'indéfinissable. Le monsieur ne supporte pas les madames-képi, à en juger par le décryptage de ses injures grasses et malodorantes. « Ça va ? Il ne t'a pas blessée, Audrey ? », « Non, t'inquiète, c'est le métier », répond-elle au collègue, comme si se faire copieusement asperger d'une régurgitation de paumé allait mettre son appétit de ce soir dans les meilleures dispositions puisque l'on est vendredi et que c'est le jour où elle dîne avec sa mère, au restaurant Saint-Jean, là où les deux femmes se disputeront à propos de la même personne, et au dessert, pour être précis, comme le veut la tradition.

« Tu ne vas pas encore me parler de ton père, Audrey ? On a fait le tour du sujet, non ? Tu as choisi ton dessert ?

— Oui, un mystère. Si je te parle de lui, c'est que j'ai l'impression que les calomnies fonctionnent à sens

unique et que, puisqu'il n'est pas là, les absents ont toujours tort.

— C'est lui qui est parti, non ? Tu n'avais que trois ans. Quel salaud !

— Mais je ne suis pas certaine que tu m'aies tout dit...

— Ah non, ne recommence pas ! Tiens, appelle le serveur ! Ma petite, tu sais l'essentiel. Ton père m'a quittée, nous a quittées, pour rejoindre un homme à Paris. C'était son amant. Il s'est installé avec lui et ne m'a plus jamais donné aucune nouvelle, point barre. Il aurait au moins pu s'inquiéter pour sa fille. Un mystère pour mademoiselle et une crêpe flambée pour moi. Vous nous apporterez l'addition.

— Comme tu l'as dit : "Un mystère pour mademoiselle et... l'addition"

— Je t'en prie, arrête ! Parle-moi plutôt de ton travail.

— C'est toujours pareil, on prend les mêmes et l'on recommence. Il n'y a plus que les vieilles dames qui craignent encore la police.

— Change de métier, ma fille. Je me demande d'ailleurs ce qui t'a pris d'entrer dans la police. Qu'est-ce que tu comptais bien y trouver ?

— Un univers d'hommes, peut-être. Si j'avais eu mon père à la maison, je...

— Ton père n'était ni un parangon de virilité, ni un modèle de moralité. À onze ans, il t'aurait donné du haschich à fumer, à treize : minijupes et maquillage et à quinze : je t'aurais retrouvée sur le trottoir.

— Tu dis n'importe quoi. Je rentre. Je te dépose ?

— Non merci, je prendrai un taxi. »

Il en est ainsi chaque vendredi soir. Audrey aime sa mère, mais nourrit à son égard un sentiment paradoxal de rancœur et de gratitude. Un peu ce venin sucré que l'on fabrique à chaque fois que quelqu'un qui nous agace nous donne une leçon que l'on sait salutaire. Elle tient d'elle une implacable droiture que ses amies de pensionnat avaient toujours taxée de fanatisme, en particulier quand les conversations déshabillaient les hommes et qu'invariablement elle blêmait avant de bégayer les préceptes castrateurs de sa mère, aussi vétustes que la libido mort-née de cette dernière. Heureusement, elle avait changé et cessé de lutter contre une nécessité biologique hormonale face à laquelle, s'obstiner dans une attitude de repli méfiant, héritée de la maman, n'aboutit que rarement à l'épanouissement affectif. Ce qui ne veut pas dire qu'abandonner ses chaînes en a fait une Lucrèce Borgia pour autant, car si son célibat lui permettrait d'envisager la vie sous une lueur moins blafarde, au cas où elle le désirerait, l'exigence qu'elle a d'elle-même et des autres la préserve toutefois de ce qu'elle estimerait être un écart de conduite, pour ne pas dire une dérive, si elle s'autorisait à relâcher un peu les verrous.

Sans doute aurait-elle dû quitter plus tôt sa mère qui, à vingt-cinq ans, lui demandait encore le nom et l'adresse des amis chez qui elle se rendait le soir. Et c'était il y a seulement deux ans ! Depuis, elle vit dans un petit deux-pièces près du quartier Saint-Jean, à Lyon. Trois rues la séparent du logis de Maman, qui, loin de s'être remise du départ de sa fille unique, déverse chaque

jour au téléphone sa mauvaise humeur de femme aigrie d'avoir été abandonnée une deuxième fois.

On comprend mieux pourquoi Audrey ne désire pas mettre quelqu'un dans sa vie. Dommage pour ses collègues qui ratent peut-être la plus jolie fonctionnaire de police que les truands ont subie. De taille moyenne, mince, son énergie est telle qu'elle semble lui enlever quelques centimètres dès qu'elle se déplace, de plus son visage la prédisposerait davantage à travailler avec les enfants qu'avec la pègre, car de ces yeux bleu clair et de ces pommettes piquantes, viennent au jugement de ceux qui la croisent, exceptés les malfrats, peut-être, le sentiment d'une inépuisable gaieté, et d'un optimisme assurément fécond. L'électrique blondeur de ses cheveux accentue cette saveur visuelle, pétillante encore dans le regard de ses interlocuteurs longtemps après l'avoir quittée.

Pourtant, cette gaieté construite à l'épreuve de son métier ne parvient nullement à la distraire du manque affectif bipolaire dont elle a toujours souffert, car son père, qu'elle n'a jamais ou peu connu, Audrey a eu tout le loisir de l'idéaliser. Contrairement à ce qu'au restaurant elle prétendait face à sa mère, les absents n'ont pas toujours tort.

Bien sûr, elle a conçu plus d'une fois le dessein d'aller à Paris, frapper à sa porte, voir comment il vit, de quoi il vit, son ambiance, savoir si elle est proche de la sienne, connaître son ami – peut-être n'est-ce plus le même – que lui importerait, elle apprendrait à aimer le nouveau. Heureusement l'énergie homophobe concentrée chez ses collègues du commissariat, et la haine

plus compréhensive de sa mère à l'égard des gays, n'a pas fatigué cette propension à imaginer que son père ne pourrait être que quelqu'un de bien, quelqu'un d'indispensable. D'inévitable ?

« Allô, Maman ?

— Oui.

— Es-tu bien rentrée, hier soir ?

— Bien aimable de t'en inquiéter. J'allais t'appeler, répond la femme avec une voix pincée aux consonnes.

— Il faut que je te dise... je...

— Tu quoi ?

— Je compte me rendre à Paris.

— Pourquoi faire ?

— Je veux savoir.

— Garde-toi bien de faire une chose pareille, ma fille.

— Mais, Maman, c'est mon père ! Maman ? Maman ? »

Elle a raccroché. C'est la première fois qu'Audrey conçoit sérieusement le projet de monter à Paris pour cette raison précise. Sa mère a dû sentir cette détermination nouvelle, car la lubie de sa fille, bien qu'ancienne, tenait auparavant plus du fantasme que de l'intention réelle. Aussi ce n'était pas inquiétant, c'était de l'hypothèse floue, instable. Or, ce matin, l'appel de sa fille l'a profondément remuée. Cette dernière, ne s'attendant pas à une telle réaction de la part de celle qu'elle croyait le mieux connaître, a pris son manteau et, propulsée par l'énergie que donne une irrépressible inquiétude, est sortie de chez elle et court à présent chez sa mère qui, décidément, démontre une fois de plus l'ascendant qu'elle a sur elle.

Les secondes qui se précipitent, entre la pression de l'index sur la sonnette et l'ouverture de la porte, n'ont pas donné à Audrey le temps de reprendre son souffle. Monique pose sur sa fille un regard inouï, mixture effrayante composée de violence, d'indicible douleur, d'échec latent. Le tout sans la moindre larme.

« Petite salope.

— Ne te mets pas dans un état pareil, voyons Maman! »

C'est trop tard, l'état est déjà bien mûr. La jeune femme est tirée à l'intérieur de l'appartement par une main dont elle ignorait qu'elle fût capable d'une telle poigne. Son réflexe premier est de s'adosser contre le vieux buffet noir Charles X et d'observer, muette de stupéfaction, la femme, autrefois modèle de retenue, s'enliser dans la plus navrante des crises de nerfs.

« Va donc le retrouver, petite idiote! Tu me remercies bien. Où était-il, ton glorieux papa quand il fallait te torcher, hein? C'est moi qui t'ai habillée, qui t'ai élevée, éduquée en espérant voir plus tard le respect et l'estime dans les yeux de ceux qui te regarderaient. Qu'en fais-tu, hein? Qu'en fais-tu de tout ça? Tu t'en fous? C'est ça? Tu t'en fous?

— Mais calme-toi enfin, je veux juste savoir à quoi il ressemble.

— "Je veux juste voir à quoi il ressemble", qu'elle dit avec sa petite voix. N'en as-tu pas assez vu dans ton boulot, des tantes? Avec leurs faux seins, leurs bas résille boudinant les cuisses comme des rosbifs, leur rouge à lèvres bon marché étalé jusqu'au menton? Et d'abord comment le reconnaîtras-tu sur le trottoir, au milieu des travelos?

— Tu dis n'importe quoi. Pourquoi ferait-il le trottoir ? Pourquoi serait-il là où tu veux le mettre, dans ta rancœur de femme amère ? Je vais finir par croire que tu as peur de ce que je pourrais découvrir. Qu'il est peut-être quelqu'un de bien et qu'il avait de bonnes raisons de te quitter.

— Petite salope ! »

La mère d'Audrey, jusque-là figée dans sa fureur épaisse et paralysante, s'en prend aux objets à portée de mains. Pendule, vases, chaises sont projetées sur la moquette sans qu'Audrey n'ait le temps de la voir s'en saisir et de prévoir la trajectoire de tir. Cramponnée au buffet, elle devine toute tentative de raisonner sa mère aussi illusoire que dangereuse car son métier lui a appris à différencier l'hystérique de la femme à bout de nerfs, dont le chaos peut se décliner en crise de larmes avant l'accalmie finale. Pour l'heure, sa mère entre dans la première catégorie : celle des brutes. Elle ira jusqu'au bout. Elle le sait, maintenant qu'elle la voit s'approcher, hideuse dans ses propos incohérents par leur volonté de se montrer destructeurs.

« Donne-moi ce que tu as sur toi, c'est à moi, je t'ai vêtue, pourriture. Tu me dois tout.

— Arrête ! Calme-toi maintenant !

— C'est à moi ! Je te l'arrache. »

Sans qu'Audrey ait pu tenter quoi que ce soit, Monique a déjà ouvert le chemisier de sa fille dans un cri de tissu déchiré. Un bouton est jeté à terre. Un sein jaillit. En effet, sortie en hâte pour arriver au plus vite.

« Petite salope ! Tu n'as pas de soutien-gorge. Tu es bien la fille de ton père. Sors de chez moi !

— Si je pars maintenant, tu ne me reverras plus, hurle Audrey en tentant de maîtriser le tremblement de ses mains dans l'espoir de couvrir sa poitrine avec ce qui a été sauvé de son chemisier.

— Fous le camp! »

Traumatisée, c'est alitée qu'Audrey passera ce samedi, à pleurer irrémédiablement sous le drap comme si la clandestinité du chagrin allait l'aider à se soustraire à sa propre mémoire, à cette vision, à ce nouvel ordre du monde : ne plus jamais revoir sa mère.

Pourtant, c'est ce qui a été dit, vociféré. Quelle haine ! Monique n'avait plus rien de la cérébrale subtilement allusive des jours précédents qui évoquait, dans une progression toute de sous-entendus malins, l'éventualité d'offrir à Audrey un appartement qu'elle pourrait enfin décorer selon ses goûts, d'après elle, sans craindre de faire ce travail pour les locataires suivants, puisque cette fois-ci il n'y aurait plus jamais de lettre recommandée pour signifier la fin du bail. Certes, de tels écarts de langage, — qui furent les siens ce matin-là —, étaient concevables de sa part mais pas au point de perdre le sens de la mesure, de la dignité. En effet, comment aurait-elle pu se montrer, ne serait-ce qu'un instant, un contre-exemple pour sa fille de qui elle semble tant tenir ? C'eût été in-co-hé-rent. Alors quoi ? Que s'est-il passé ? Soit, l'évocation de son ancien compagnon, que ce soit dans la bouche d'Audrey ou dans la sienne, revenait un peu à jeter un mégot à côté d'une pompe à essence, mais madame connaissait bien la suprématie que possède la froide analyse sur la violence verbale, ou pire, physique.

C'est parce qu'elle a senti que cette fois-ci, j'étais décidée. Oui, c'est ça, avant elle pouvait croire que c'était pour la provoquer, pour la tester, que je n'y croyais pas moi-même, conclut Audrey, blottie sous les couvertures muettes, navrées de leur impuissance d'inertes et protéiformes couvercles fibreux.

Sa mère aussi, apparemment, était décidée, mais pour sa part, à l'empêcher de partir pour la capitale. Alors, elles sont allées toutes deux jusqu'au bout de leurs convictions sans vraiment argumenter, polluées par une volonté pulsionnelle, et privées de la capacité à préserver leur intellect saturé d'émotions. Or, on ne revient pas sur de telles déterminations, en particulier quand elles sont réciproques. « Ce n'est pas possible... pas possible... qu'est-ce qu'il lui a donc fait? », murmure-t-elle à travers le gargouillis de sanglots plus sonores que grelots, dans sa gorge qui retrouve en cette circonstance, les contractions douloureuses de l'enfant en chagrin.

Où est-elle la Walkyrie enthousiaste, hier encore parfaitement capable d'examiner sans la moindre émotion un cadavre, et de procéder à une fouille à corps sur un clochard? Il faut croire qu'il est des jousgs dont il est plus difficile de s'affranchir que des plus solides menottes.

# Snuff Movie

Jean-Michel JARVIS

Les « Snuffs », Audrey connaît. Son métier de policier l'a familiarisée aux méfaits de la bête lorsqu'elle se déguise en être humain. Mais, c'est la recherche du père —parti depuis vingt ans— qui va la mener au-delà de l'horreur, ou plutôt à l'intérieur même de l'horreur. Par la fréquentation forcée des rouages de cette industrie souterraine, de ses petites mains, elle va retrouver ce père fantasmé au sein même de la production. Après une traque où sa personnalité bousculée révélera une nouvelle lecture de ses pulsions sexuelles, elle sera dès lors prise entre le rejet et l'espoir et ira jusqu'au déni d'elle en acceptant l'inimaginable...

*Jean-Michel JARVIS, attaché aux situations inattendues, décalées, voire extrêmes, se complaît à situer des héroïnes dans la transgression par le jeu psychologique —du chantage, notamment— leur donnant toujours la possibilité d'évaluer le prix de leur respectabilité face à des protagonistes pour le moins douteux sur le plan moral mais possédant des outils de contrainte. L'amour-propre, le regard policé des autres... Combien cela vaut-il? Jusqu'où aller? Que trouve-t-on quand la frontière est franchie? À quoi ressemble-t-on une fois l'enveloppe retirée? Autant de questions entre-ouvertes...*

Photo de couverture : Morgana photographiée par Florent Imbert

[www.tabou-editions.com](http://www.tabou-editions.com)

**Tabou**  
éditeur sans interdit

ISBN papier : 978-2-915635-63-8  
ISBN numérique : 978-2-36326-530-2